

PLATYPUS

Le sculpteur Eric Croes (né en 1978 à La Louvière, vit et travaille à Bruxelles) s'attelle depuis plusieurs années à développer des thèmes qui lui sont chers au travers du médium de la céramique. De par ses intérêts personnels de même que par sa pratique, Eric Croes, comme de nombreux artistes de sa génération, manie de nouveaux outils et de nouveaux régimes de production, dépassant des oppositions longtemps structurantes : artisanat contre art, tradition contre modernité, art contre design, médiums et outils traditionnels contre technologies. Chez Eric Croes également, le « faire » prime et se traduit par un retour à l'atelier, à l'apprentissage de l'autonomie et au plaisir du bricolage et du geste.¹

Cette tendance actuelle, qui est celle d'Eric Croes depuis ses débuts, renoue avec le monde d'avant les Lumières. Celles-ci avaient cherché à rationaliser, à classer, pour aboutir à un XVIIIe siècle qui a séparé les Beaux-Arts des Artisans, comme elles ont relégué à l'anecdote, voire au monde de l'enfance, un univers peuplant l'imaginaire de toute une société.

Le lien indéfectible, tant formellement que sentimentalement, qui lie Eric Croes au bestiaire est ainsi une clef fondamentale pour la compréhension de son œuvre que la terre lui a permis de développer dans toutes ses nuances, comme de renouer avec l'ensemble des traditions culturelles. Ses céramiques-socles aux finitions en griffes d'ours qui évoquent le monde animalier, rappellent en effet au lecteur attentif Claude Lévi-Strauss et sa logique des classifications totémiques regroupant, chez les Luapula, les clans « éléphant » et « argile » : « parce que jadis les femmes, au lieu de façonner les pots, découpaient dans le sol les empreintes de pieds d'éléphants, et utilisaient des formes naturelles en guise de récipients ». ² La bête et la terre, alliés ancestraux, qu'Eric Croes a réunis dans une série précédente inspirée des écrits sur l'ours de l'historien médiéviste Michel Pastoureau, auteur de nombreux essais sur la place centrale de l'animal dans la société d'alors.

Aujourd'hui encore, par un détour vers son bestiaire personnel, Eric Croes invite le visiteur à s'arrêter sur le cas du « Platypus », signifiant littéralement « pied plat », le nom latin que les chercheurs anglais donnèrent à l'ornithorynque. Lorsqu'à la fin du XVIIIe siècle furent envoyés de l'Australie vers la Grande Bretagne les premières descriptions de cet animal, les scientifiques britanniques crurent tout d'abord à un canular ou à l'œuvre d'un taxidermiste asiatique. Longtemps le « Platypus » fut considéré comme une chimère, car il était alors impensable d'imaginer un mammifère pondant des œufs, à la mâchoire cornée ressemblant à un bec de canard et à la queue rappelant un castor, le tout avec des pattes de loutre. Eric Croes aime la résonance de ce mot « Platypus » qui sonne comme un nom d'empereur romain, tout en référant à un animal atypique, preuve de l'humour de dieu.

¹ Voir Roxana Azimi et Harry Bellet, « *Cet art qui n'épate plus la galerie* », in *Le Monde*, 12 septembre 2015.

² Voir *La pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss publié pour la première fois en 1962 chez Plon (avec nos remerciements à Valérien Goalec pour la référence).

Le Platypus est sans doute aussi l'animal qui reflète le mieux la nouvelle série initiée voici quelques mois par Eric Croes. Durant l'isolement d'une résidence d'artiste à Isola Comacina sur le Lac de Côme, il s'est lancé avec Simon Demeuter dans la réalisation de dessins-cadavres exquis, pratique née durant les années vingt au sein des surréalistes désireux de renouer avec le subconscient, l'imaginaire.

Les dessins de cadavres exquis réalisés ici à quatre mains s'inspirent des codes du travail d'Eric Croes ainsi que des objets qui l'entourent. Lors de la mise en trois dimensions par Eric Croes, les échelles des dessins sont à leur tour déformées, pour atteindre un point d'équilibre avec la terre, donnant une touche supplémentaire d'improbable à la céramique en devenir. Les aléas inhérents à la cuisson réservent aussi des surprises à l'émail ainsi qu'à la couleur, souvent monochrome, privilégiée en rappel du dessin mais aussi dans un souci d'unicité de la sculpture.

Eric Croes est arrivé à la plénitude de son travail de la terre cuite lorsqu'il a découvert les céramiques de Gauguin qui l'ont confirmé dans sa pratique à l'encontre des clivages. Gauguin le peintre qui s'essaye à un art dit « mineur », Gauguin qui fuit un jour la civilisation pour retrouver une essence dans la vie dite « sauvage » et « primitive ». Les avant-gardes de la fin du XIXe siècle et de l'entre- deux-guerres ont en effet joué un rôle capital à déclasser en collectionnant les arts premiers, les arts populaires, l'art naïf et à développer une idée d'un monde construit sur la juxtaposition d'idées et d'objets antinomiques.

L'univers mental d'Eric Croes trouve aujourd'hui un aboutissement dans une série de céramiques alliant la notion de jeu, de hasard, d'imaginaire, d'humour, d'accident et de merveilleuse maîtrise. Ses œuvres concentrent de nombreux enjeux propres aux avant-gardes, tout en étant aussi des sculptures dans le sens « classique » et « noble » du terme. Car ces objets hybrides ne doivent pas occulter la volonté de l'artiste de s'inscrire aussi dans une histoire, lui qui pourrait, à l'avenir, développer la technique du plâtre ou du bronze, voire même une iconographie dite « traditionnelle ».

Virginie Devillez (Bruxelles, novembre 2015)